WAJDI
MOUAWAD



ACTES SUD - PAPIERS / LEMÉAC

Mère

أم

Wajdi Mouawad

وجدي معوض

ACTES SUD - PAPIERS / LEMÉAC

Direction éditoriale : Claire David

Illustrations de Wajdi Mouawad
Conception graphique : Marie Gastaut

© ACTES SUD, 2022
pour la France, la Belgique et la
Suisse ISBN : 978-2-330-16318-1

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2022
pour le Canada

L'univers dort dans le berceau
D'une petite éternité.

Ossip Mandelstam, *Les Poèmes de Moscou*

Pour François Ismert

SON PRÉNOM

Le travail pour la création du spectacle *Mère* a débuté le 17 décembre 1987 à sept heures du matin, à l'instant où j'ai vu ma mère mourir. Je ne l'ai pas vue s'éteindre seulement, je me suis vu la voir. Depuis, je vis hors de mon corps, spectateur de moi-même devant tout ce qui m'arrive. Plus rien ne me touche. Une distance, un gras qui atténue toute sensation.
De cette chambre sans issue, il a fallu une échappée, mais sans porte ni fenêtre, celle-ci ne pouvait être qu'intérieure, et cette intériorité, pour des raisons qui me dépassent, n'aura pas été psychique mais, tout à son opposé, poétique. Un chemin traversant différents paysages : les rêves, les lectures, l'écriture, le silence et la conviction que la tétanie ne pouvait être exprimée telle qu'en elle-même. Parfois, dire les choses prend obligatoirement la tournure d'une plainte, et cette idée m'était odieuse. Il faut alors passer par des détours, se taire longtemps, s'obstiner, ne pas lâcher devant le chagrin, ne rien lui laisser en pâture. Cela prend quelques années de cet étrange combat avant de comprendre que ce n'est pas parce qu'une chose est indicible qu'elle est nécessairement indicible. Que si elle l'est dans une langue donnée, avec des moyens donnés, dans des états donnés, il suffit pour l'incarner de lui trouver son langage propre ou lui en inventer un qui n'existe pas hors de soi. Le trouver lettre par lettre, vocable par vocable, s'inventer même des cordes vocales capables de les faire entendre.
Cela s'est passé en terre d'exil. À cette époque, vivant au Québec, je créais mes premiers spectacles avec des comédiens que j'avais rencontrés à l'école de théâtre. Aucun n'était libanais, aucun ne parlait l'arabe et aucun n'avait une expérience de la guerre ni de l'exil. Le théâtre est un art du présent qui se fabrique pour les gens avec lesquels nous vivons. Je vivais et écrivais alors en québécois, même si les histoires qui me venaient étaient toutes liées au Liban et à la guerre civile. Au cours de ces années montréalaises, je ne parvenais pas à nommer, dans les spectacles, le réel. J'usais d'improbables détours pour dire les choses. J'ai commencé par épuiser tous les prénoms qui portaient un *w. Willy, Walter, Edwige, Wilfrid, Nawal, Sarwan, Wahab, Willem, Wahid, Harwan, Wahida*, *Wahhch*, et j'en passe. Dans *Littoral,* pour évoquer le Liban, j'écrivais *là-bas.* Pour nommer le Québec, j'écrivais *ici.* Pour nommer l'armée syrienne dans *Incendies*, j'écrivais *l'armée qui a envahi l'Est*, pour évoquer les réfugiés palestiniens, *les réfugiés venus de l'autre côté de la frontière* et pour parler de l'armée israé-

lienne, *l'armée qui a envahi le Sud*. Aux comédiens, qui trouvaient cela bien compliqué et me demandaient la raison de ces saltos toponymiques, je répondais que je n'en avais aucune idée à part que nommer le réel m'était insupportable.

Si ne pas nommer a eu l'avantage de libérer le récit d'une réalité donnée, je sais aujourd'hui que cette incapacité était liée au fait que je travaillais avec des comédiens qui n'avaient pas vécu ce dont j'essayais de parler. Il y avait là un étrange paradoxe. J'étais exilé géographiquement et linguistiquement, puisque je vivais loin du Liban mais, du point de vue de l'écriture et du théâtre, en salle de répétition, j'étais chez moi. J'étais dans ma langue et dans mon histoire quand les autres se retrouvaient en exil. Répéter signifiait raconter aux comédiens dans quel endroit ils mettaient les pieds,



quelle était la langue dans laquelle ils allaient jouer, quel était le rythme et quelle était l'histoire de cette région du monde et de ces dévastations.
Au théâtre, le pays c'est toujours l'écriture.
Je n'avais même plus conscience que, comme écrivain, je ne savais pas ce que c'était que de partager la même expérience avec les comédiens. J'étais toujours dans une situation où il fallait expliquer, raconter, contextualiser, faire imaginer.
Cela a duré plusieurs années.
Puis, de spectacle en spectacle, le réel s'est mis à se glisser dans les interstices. Cela a commencé avec *Forêts.* Vers le début du spectacle, une archive tirée du *Téléjournal* de Radio-Canada annonçait le massacre qui avait eu lieu à l'École polytechnique de Montréal, le 6 décembre 1989, lorsqu'un homme avait assassiné quatorze femmes parce qu'elles étaient des femmes. Cette annonce conduit l'un des personnages à faire un choix crucial, d'où surgit le reste de l'action qui constitue le spectacle. L'incursion de ce réel aura l'effet d'une ouverture phénoménale pour moi. J'ai découvert qu'il était possible de prendre un morceau du quotidien et de l'inscrire dans un poème. De ne pas trahir le poème. En peinture, cela s'apparente à la pointe d'une couleur, rouge carmin, qui, à elle seule, révèle toute la force de l'obscurité. Dans *Forêts*, même s'il y avait beaucoup de fiction, je suis parvenu à nommer le Québec et la France. Cela m'a permis de déployer cette notion à travers d'autres spectacles, dans *Seuls*, *Sœurs* et, enfin, *Tous des oiseaux,* où il ne s'est pas agi uniquement de nommer les lieux, mais d'en venir à la langue des personnages, le spectacle se jouant en anglais, en allemand, en hébreu et en arabe.
Au cours de ces années, je n'ai cessé de vouloir utiliser la réalité sociale et politique dans les spectacles que je mettais en scène. Que ce soit par l'intrusion d'un spectateur dans la mise en scène des *Trois Sœurs* de Tchekhov que j'ai créée au Théâtre du Trident à Québec ou la présence de Bertrand Cantat dans la mise en scène des tragédies de Sophocle, que ce soit dans *Seuls* avec l'intrusion des voix de ma propre sœur et de mon propre père, ou encore les images d'Athènes dans *Inflammation du verbe vivre*, le réel est devenu une écriture, une matière dont je pouvais user.
Je n'avais pas conscience que tout cela était une odyssée. Je n'avais pas conscience que, depuis la mort de ma mère, spectacle après spectacle, j'approchais ce qui, depuis notre exil du Liban, avait toujours été écorché. Mon prénom.
Mère est donc une terre où j'ai pu enfin poser les pieds.

Créer ce spectacle en libanais allait de soi puisque c'était la langue de ma mère. Mais tout s'est dévoilé à mes yeux en un seul instant au cours d'un atelier de recherche au mois de juin 2021, en amont des répétitions. N'écrivant pas l'arabe, le parlant difficilement, je devais trouver comment écrire le spectacle. J'ai alors remis une scène en français aux deux comédiennes, Odette Makhlouf et Aïda Sabra, en leur demandant de la traduire. Lorsqu'elles ont été en mesure de me montrer le résultat de leur travail, elles ont joué la scène en arabe. Ce fut un moment épiphanique. Pour la première fois, je me suis entendu. Ce qui se passe en moi au moment de l'écriture m'était pour la première fois restitué dans son originalité. Et comme ces deux comédiennes et moi partageons la même histoire et la même culture, comme elles comprenaient de façon épidermique ce dont je parlais, les voix, les rythmes, la brutalité, l'agressivité et l'émotion que je ressentais en écrivant étaient enfin incarnés sans détour ni déviation. Je n'avais pas été traduit en libanais mais bel et bien *détraduit* du français.
J'étais enfin libéré de cette chambre sans issue où j'étais tenu enfermé. Je ressentais à nouveau et, dès lors, il ne pouvait plus être question de nommer autrement les personnages que par leurs prénoms véritables. Comme l'amnésique qui tout à coup se souvient.
Jacqueline, Nayla, Naji, Abdo, Wajdi.
"Il faut du temps pour faire court", aimait à dire François Ismert, cet ami cher qui longtemps m'a tenu la main. Trente années de théâtre pour arriver à écrire son prénom dans sa propre langue.
Ce n'est pas un point final, mais une sortie du tombeau.
Écrire, c'est finalement aussi cela.
Vivre enfin au présent.

Wajdi Mouawad,
17 décembre 2021

